

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 45

Artikel: Horticulture en chambre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193232>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ment. L'usage aidant, ces gens qui furent naguère comblés de tous les biens exercent encore, du fond du cercueil où ils sont couchés, une sorte de tyrannie.

Combien d'isolés, de parias, de pauvres diables en détresse, sur le pavé de la grande ville, qui n'ont aucun foyer où se réfugier et que nulle affection n'entoure, regardent mélanoliquement ces tombes où s'accumulent de stériles hommages, d'une sincérité souvent douteuse, alors qu'un peu d'intérêt et de pitié les sauverait, eux qui traînent encore l'existence !

Après avoir reconnu ce qu'il y a de vrai dans ces arguments, M. Francisque Sarcey ne peut partager entièrement les idées de son frère. Il lui dit entr'autres, dans sa spirituelle réponse :

Nous tous, mon ami, en ces sortes de circonstances, nous ne songeons qu'à satisfaire un besoin intime et impérieux de notre cœur. C'est un mot profond que celui de l'Evangile : « L'homme ne vit pas seulement de pain ! L'être moral a aussi ses exigences. »

On sent, à de certaines heures, comme un désir doux et triste de songer à ceux qui ne sont plus, à ceux avec qui l'on a, la main dans la main, traversé la vie, et ce désir croît à mesure que l'on avance dans la vie et que l'on a laissé derrière soi plus de compagnons de jeunesse.

Oui, sans doute, on pourrait, chez soi, sans qu'il en coûte, voyager, ni achat d'emblèmes, se recueillir au coin de son feu, et, plongeant la tête dans les mains, pleurer silencieusement, au souvenir des chers morts évoqués, des larmes de regret. Mais, nous ne sommes pas de purs esprits. Il faut, pour mettre en branle notre sensibilité et notre imagination, la présence d'objets matériels qui avivent notre mémoire ; nous ne pouvons... hélas ! c'est une grande mais irrémédiable faiblesse de notre nature, nous ne pouvons penser ni pleurer sans l'attirail des rites où s'attachent nos songeries et nos larmes.

C'est une des dernières vertus et c'est la foi dernière de la population parisienne que le culte des morts. Je sais bien que ce culte est un reste de paganisme, une survivance, comme disent les savants aujourd'hui. Qu'importe, s'il donne pour un jour un aliment nécessaire à l'imagination et à la sensibilité des hommes, s'il les ravit dans l'idéal ! Les moments où l'on songe à autre chose qu'à gagner de l'argent et à s'amuser sont si rares dans notre vie moderne ! Ne les retranchez pas, de grâce, mon cher Ginisty, et surtout ne plaignez pas les quelques sous qu'ils coûtent. C'est de l'argent bien placé.

Premiau.

« L'ardzeint ne fâ pas lo bounheu. » L'est cein qu'on fâ eincrairè ài pourro po lè férè pacheintâ dè cein que n'ont pas dè quiet rupâ coumeint voudriont ; et portant, à la fin dâo compto, cein est prâo veré, kâ on vâi dâi retsâ, qu'ont tot à remolhie-mor, étrè pottus, grindzo, jamé conteints et adé à ronnâ, tandi que dâi pourro diablio que n'ont pas pi dè quiet sè repétrè bin adrâi, que sont diés què dâi tiens.

L'est dè clia sorta qu'est Premiau,

taupi dè se n'état, et que va ein mémo teimps ein dzornâ decé, delé, po bailli on coup dè man ài pâysans qu'ein on fauta. Eh bin stu Premiau ne laissé jamé einnoyi son mondo, kâ l'est tant dié compagnon que l'ein a adé iena à contâ, et quand l'ein contè iena, l'est adé à li que cein que dit est arrevâ, que l'est don la pura vretâ. Vaitsé z'ein duè, que contâvè y'a on part dè teimps :

Cllia dè la faulx. On gaillâ que roudâvè dè veladzo ein veladzo po veindrè dâi faulx et dâi molettès, s'arrêté po offri sa marchandi tsi on pâysan iò travaillivâ Premiau. Lo pâysan, que n'avâi pas occaison dè faulx, n'ein a min atsetâ et dit que l'avâi accoutemâ, quand l'ein volliâvè iena, d'allâ dein lè grantès boutequès, iò l'étai adé bin servi.

— Eh bin, noutron maîtrè, lài fâ Premiau, vo z'ai too dè n'ein min atsetâ dè cé ami, kâ le sont adrâi bounès. Y'a on part d'ans y'ein é atsetâ iena dinsè, et on dzo que ne sciyiva à n'on prâ et que y'éte ào premi audein, ào fin bord : *crrâddo !* y'ouïo onno cresenâie dè la metsance ; m'arréto po savâi cein que l'est : l'étai mè que vegrè dè fratsi pè lo mâitein onna bouenna que n'avé pas vussa. Vouâito ma faulz que créyé fottiâ : le n'avâi pas pi fauta dè molâ !

Cllia ddo tre. On autre iadzo, tandi lè veneindzès, sè trovâvè dein on tre iò lè vegnolons pressâvont. L'étai ion dè clliâo tre à palantse, iò sè faut cotâ ào panlantson et bussa fermo, ein vereint, la colondâ, po fère einvortolhi la corda et ferè veri lo visce. Vegnont dè férè la derrâire serrâie, iò l'aviont prâo y'u peina, kâ cein verivè gras et Premiau lâo fâ :

— Volliâi-vo frémâ que fé onco on quart tot solet ?

— On bâ caion !

— Eh bin vo z'allâ cein vairè.

Adon, se dit Premiau, traiso mon gilet, mè cratcho su lè man, mè crotsò ào palantson que mè metto su lo cotson, et coumeinço à veri. D'à premi, y'allâvo tot balameint, tot balameint, mâ ein après, quand y'é etâ einmodâ, y'é coumeinci à traci, et à la fin y'allâvo tant rudo que mè rattrapâvo !

Horticulture en chambre.

De simples plantes vertes égagent une chambre en hiver et remplacent avantageusement les feuillages artificiels ou les plantes sèches dont on garnit parfois les vases en cette saison.

Pour avoir une parure verte, remplissez d'eau quelques vases ordinaires, coupez un rond de flanelle épaisse ou de peluche de coton de dimension exacte pour recouvrir toute la surface de l'eau contenue dans le vase. Posez ce rond sur l'eau tout doucement et semez-y quelques graines de moutarde, de lin, de gazon ou un mélange de ces graines.

Placez le vase à l'écart, dans un endroit sombre, pendant vingt-quatre heures avant de l'installer près de la fenêtre dans une chambre chaude.

En peu de jours, les semences germent, les racines pénètrent la flanelle, et remplissent de leurs filaments blanchâtres et délicats le centre du vase, tandis que le sommet se couvre de verdure.

Deux ou trois fois par semaine on introduit un peu d'eau dans le vase en soulevant légèrement un coin du disque de flanelle ou de coton.

Une carotte commune, cachée dans la mousse d'une corbeille, fournit, elle aussi, une décoration peu coûteuse et pourtant charmante.

Il suffirait de pratiquer un petit trou au sommet de la carotte et d'y verser chaque jour un peu d'eau.

Ces petits jardins en miniature communiquent à la plus simple chambre quelque chose de la fraîcheur et de la gaieté de la campagne, et demandent peu, bien peu de frais en échange.

G. F. *(La jeune ménagère.)*

As-tu vu la lune ?

— Oui, mais pas ses habitants, et je doute de les voir jamais, malgré le fameux télescope monstre de M. Deloncle, dont nous ont entretenu dernièrement les journaux. — Vous savez que pour amener la lune à un mètre de distance, un pareil instrument devrait avoir 380 kilomètres de longueur, soit à peu près 76 lieues !... Va-t'en voir s'ils viennent, Jean !

Des gens qu'on dit être bien informés et qui sont allés dans la lune affirment que ses habitants sont courts et grassouillets, avec une bonne grosse face ronde toute réjouie, un teint rosé, des yeux en boule de loto et des cheveux rares d'un blond fâdace. Malheureusement le nouveau télescope — qui est une impossibilité — ne permettra pas de contrôler ces assertions.

Ceci nous remet en mémoire une charmante pièce de vers de M. l'avocat Dufour, qu'on trouvera dans la nouvelle édition de la *1^{re} série des Causeries du Conte Vaudois*, actuellement en souscription, et qui sera mise très prochainement sous presse.

Ovous, qui vivez dans les astres,
Dans les astres, bien loin de nous,
Je donnerais bien mille piastres
Pour en savoir plus long sur vous.

Avez-vous comme nous des têtes,
Qui par leur multiple laideur,
Rappellent le profil des bêtes
Avec un peu moins de candeur ?

Connaissez-vous la maladie,
Le séné, l'huile de ricin,
L'obstétrique et l'orthopédie,
Surtout, hélas, le médecin ?...